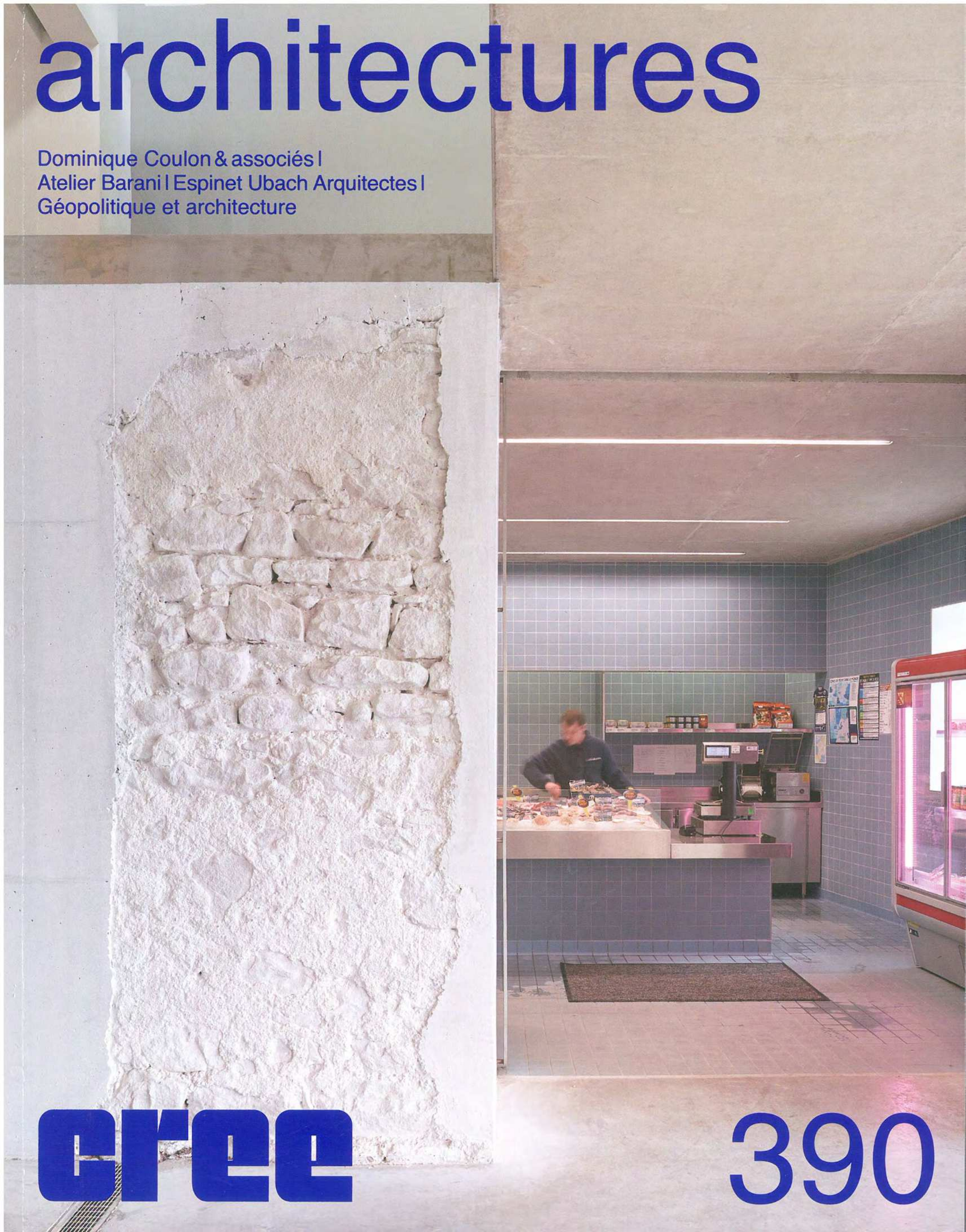
architectures

Dominique Coulon & associés |
Atelier Barani | Espinet Ubach Arquitectes |
Géopolitique et architecture



cree

390

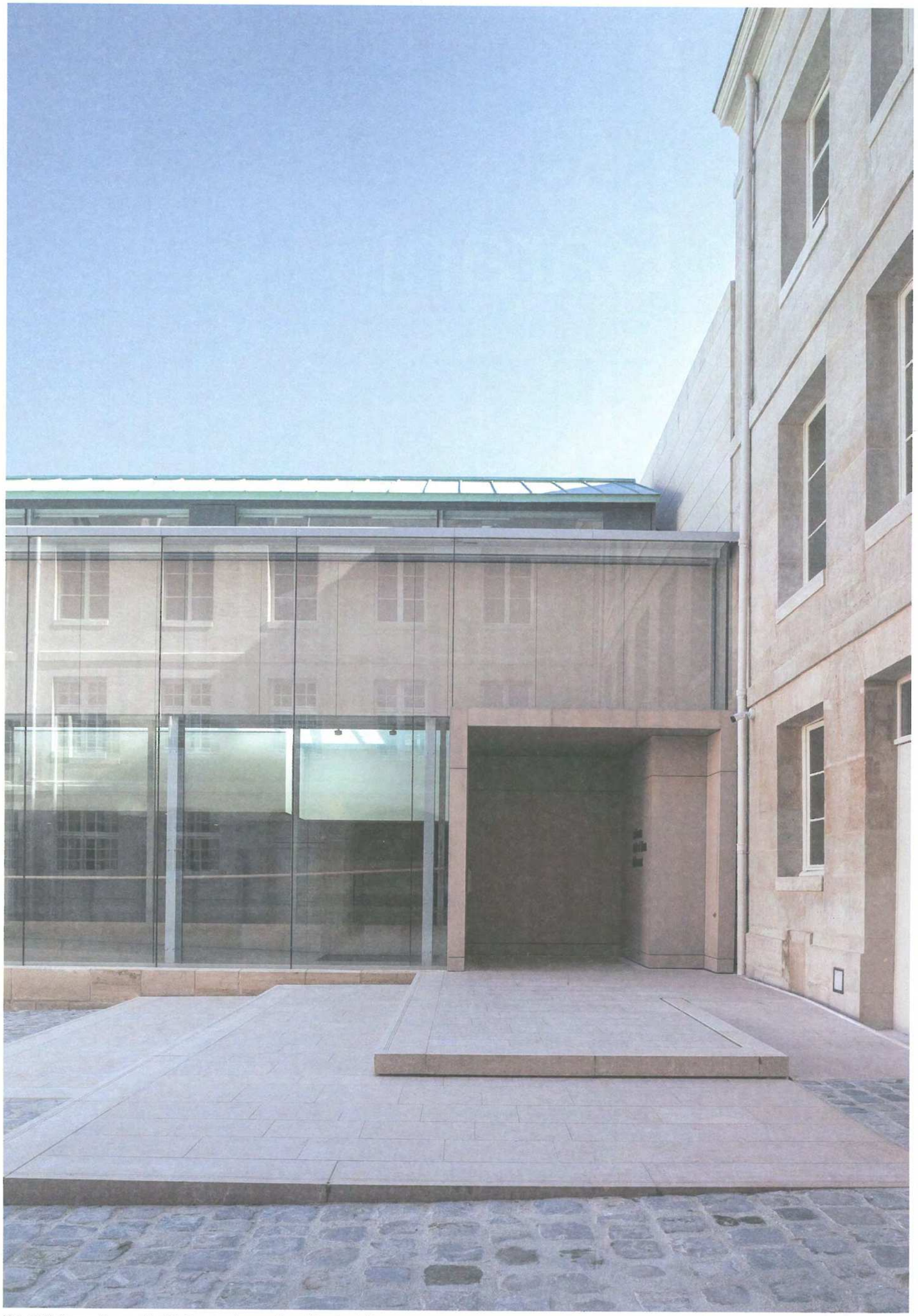
Texte
Jean-François
Pousse

Photographe
Serge Demailly

Entre ancien et nouveau, l'extension de l'Institut de France cultive les résonances. Nourrie de l'épaisseur historique du site, appuyée sur une étude subtile et approfondie de l'existant, elle en révèle et met en valeur les traits essentiels. Elle scelle un accord contemporain entre les stratifications de la ville, l'ancien Collège de Le Vau, les 450 académiciens et le futur de leur institution. Sans effets de manche et affichant au contraire une maîtrise calme des constituants de l'architecture, un goût marqué pour la litote.

Auditorium Institut de France, Paris

Atelier Barani



Une greffe harmonieuse entre l'écriture contemporaine et l'ancien bâtiment

Depuis l'extension du cimetière de Saint-Pancras qui le fait connaître en 1992, l'Atelier Barani, basé à Nice et Paris, ne cesse de concevoir des projets singuliers, savants dosages d'abstraction, de rigueur et de douceur, dans lesquels géométrie tendue et matières s'ingénient à capter les vertus de la lumière. Dans l'éventail frappant des programmes réalisés – musées, pôles multimodaux, tribunal de grande instance, palais des congrès, logements, bureaux, chai, villa, parking, ponts, passerelles – domine la commande publique, même si celle privée s'accroît.

L'auditorium de 350 places avec son fond de scène en pierres

Aucune ville n'est éternelle. Notre-Dame en flammes hurlait au cœur cette évidence trop oubliée en Occident. L'incendie blessait la foi, la passion de tant et tant pour la mémoire et l'histoire. Le brasier invraisemblable réveillait l'angoisse toujours refoulée de voir un jour disparaître Paris tant aimé. Et revenait à l'esprit le tableau de Gustave Doré, *L'Énigme*, peint en 1871 au sortir de la guerre: un sphinx sombre sur fond de ville fumante, embrasée mais couleur de suie, le miroir des vers terribles de Victor Hugo dans son poème «À l'Arc de triomphe»: *«Ô spectacle! Ainsi meurt ce que les peuples font! Qu'un tel passé pour l'âme est un gouffre profond!» (Les Voies intérieures,* 1837).

Pour ne pas rester sur ces images pantelantes et retrouver les figures apaisantes d'un présent mêlé de pérennité, visiter l'extension de l'Institut de France n'est pas inutile. Un peu plus à l'ouest, rive gauche de la Seine, l'admirable architecture de Louis Le Vau répond à la façade sud de la cour Carrée du Louvre sur la rive droite. Une composition à racines longues. Si l'architecture souvent disparaît, le tracé des rues, des fortifications demeurent. Avant l'Institut, il y avait ici la pointe ouest de la muraille de Philippe Auguste terminée au bord du fleuve par la tour de Nesle. À part quelques vestiges souterrains, tout a disparu sauf que Le Vau, pour son projet édifié de 1662 à 1688, a dû tenir compte des chemins, escarpe et contrescarpe bordant l'enceinte séculaire. D'où la forme aussi curieuse qu'intelligente de son bâtiment avec une façade noble parallèle au fleuve et des développements de biais vers le sud-est poursuivis au fil des siècles autour de trois cours en enfilade.

Voilà pour l'histoire urbaine et architecturale. Celle des hommes n'est pas moins significative. En 1661,

L'édifice du passé se reflète dans les baies vitrées du nouveau bâtiment

le cardinal Mazarin lègue sa fortune pour édifier un collège dédié à l'instruction gratuite des gentilshommes des territoires acquis par Louis XIV. Ce sera le Collège des Quatre Nations (Artois, Alsace, Pignerol, Roussillon) auquel il offre aussi sa fastueuse bibliothèque. Après diverses fonctions pendant la Révolution, en 1801, à la demande de Napoléon Ier, l'Institut de France occupe les lieux. Dès lors, les cinq académies dont la française avec ses Immortels – qui néanmoins trépassent – y siègent et y siègent encore. Avec au fil du temps un net besoin d'espace et la décision à la fin des années 1990 d'enfin s'étendre pour créer un nouvel auditorium, bureaux et services. Sans attendre la fin d'une rocambolesque histoire de parcelle dite de l'an IV prêtée à titre provisoire en 1796 à l'Hôtel de la Monnaie adjacent, réattribuée en 2004 par l'État mais récupérée avec difficulté seulement en 2012, le lauréat du concours (2011), Marc Barani, entre alors en scène, pour ne plus en sortir d'ailleurs, élu depuis à l'Académie des beaux-arts (2018).

De cette brassée d'histoires et de strates, il fait une cristallisation serrée de permanence et de rupture, de passé et d'innovation. Sur la parcelle récupérée de La Monnaie existait une halle fermée côté Institut. Strict objet industriel ouvert en 1896, elle pouvait être rasée si besoin. Au lieu de quoi, Marc Barani la conserve. La structure de métal à rivets mise en valeur, tout le reste est neuf, les deux entrées nord et ouest, le sol de pierre, les plafonds acoustiques, les verrières et surtout le mur-rideau. En lieu et place de celui aveugle d'antan, il s'ouvre, symbole s'il en est de la modernité, sur la cour de l'an IV. M. Barani fait peu dans l'agitation et les figures boursouflées, attaché à la litote et l'expression tendue de l'abstraction. Que sont ces verres de six mètres de hauteur pincés en pied et tête sans châssis apparent? Une énième façade sèche à force d'être claire et nette ? Bien plus. Il s'agit de deux parois de verre simple, distantes l'une de l'autre de 0,60 m. Pourquoi? Pour éviter un double vitrage trop lourd qu'il eût fallu tenir par des cadres épais, laiderons; pour le confort thermique assuré au mieux; pour un nettoyage facile. Et plus encore. Cette matière presque immatérielle associe transparence et granulométrie de la pierre jaune des bâtiments alentour qu'elle reflète. Grand œil ouvert qu'un rideau peut voiler comme une paupière, la halle articule ancien et nouveau. De la cour pavée de l'an IV, elle se dévoile, lien entre hier et aujourd'hui, introduction au contemporain. Devenue hall d'accueil et de réception, elle invite à emprunter la rampe intérieure toujours en pierre qui y conduit puis, par un escalier à son extrémité sud, à rejoindre le nouvel auditorium de 350 places. Chacun imagine les contraintes urbaines d'un tel site: cœur d'îlot en plein cœur de la capitale, respect des prospects, encerclement serré de monuments historiques, certitude de tomber sur des restes de la muraille de Philippe Auguste (effectivement retrouvés, gardés, trop dégradés pour être mis en scène). Ont-elles bloqué l'architecte? Au contraire, dit-il. «*À de tels degrés, obstacles et patrimoine deviennent des forces, des stimuli à nous inscrire sans cesse dans une continuité de*

l'histoire de l'architecture.» De l'entrée et de la première cour à gauche de la fameuse Coupole, autrefois chapelle transformée en salle de séances de l'Académie, puis de la seconde dite d'Hippolyte Le Bas, l'opération se devine à peine. Le mur de séparation d'avec la cour de l'an IV orné d'un buste de Minerve, symbole de l'Institut, la cache. Et il faut franchir l'une ou l'autre de ses deux arcades pour la découvrir. Discrétion, presque silence, puis écritures en écho.

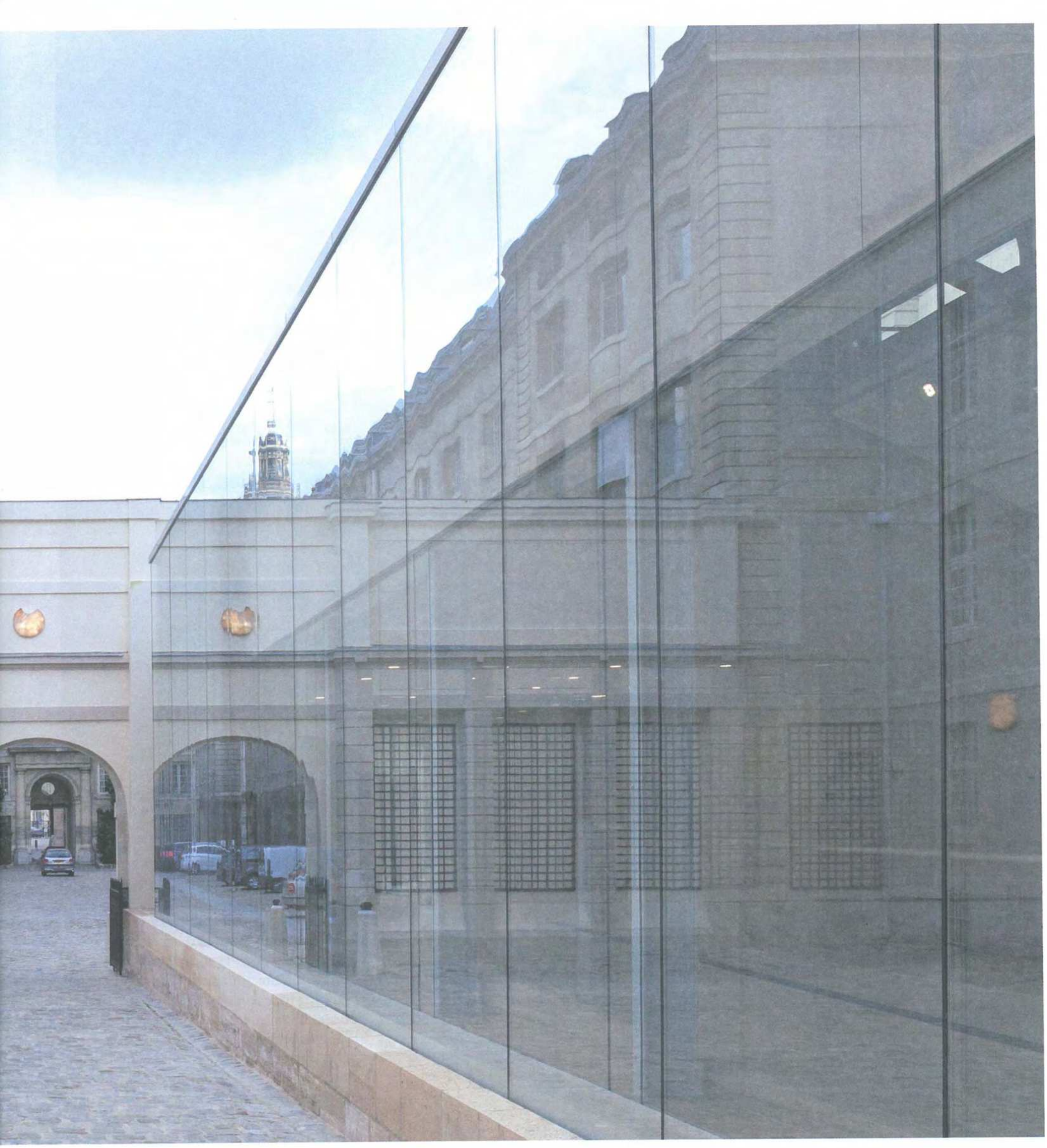
«L'architecture est la science des correspondances subtiles», aime rappeler M. Barani. Des qualités du palais de Le Vau, des ajouts de ses successeurs, il n'a pas voulu être indigne. S'il qualifie son projet de palimpseste – car il laisse apparaître les traces qui l'ont précédé –, le mot s'applique à la halle seulement. Pour l'auditorium, les bureaux, une salle de réunion en sous-sol, mieux vaut évoquer une recherche de résonance, d'empathie avec la longue histoire de l'Institut. Quel respect plus sensible que de renvoyer à la qualité de la mise en œuvre d'hier par celle d'aujourd'hui? Plaisir de voir les planchers et boiseries des couloirs en étage du vieil Institut se poursuivre au contemporain côté nouveau; de noter le savoir-faire des entreprises, le calepinage impeccable des dalles de Comblanchien au sol, celui de micro détails comme les prises électriques posées pile à la croisée de leurs joints. La liste s'allonge vite pour qui veut prendre garde à ces ligatures entre passé et présent. Le mobilier par exemple. Plantureux et cossu quand ancien, il cultive, neuf, un même raffinement mais épuré. Un spécimen ? Le long de la rampe d'accès de la halle, une lisse de bois se courbe en arc sans montant sur plusieurs mètres. Sa figure alanguie tranche sur la géométrie générale, et pourtant ferme car traversée par deux filins d'acier qui la rigidifient. Chaque poignée de porte unique dessinée par Cécile Barani explore la matérialité de la pierre, du bois ou encore le lissé dense de l'inox miroir. Des à-plats, des failles de verre cathédrale en toiture creusent et articulent les perspectives, rappellent le vaste oculus de l'escalier qui mène à la bibliothèque Mazarine… Acmé de ces correspondances, l'auditorium, troisième lieu fort de l'Institut. S'il est doté des services les plus exigeants (connectique, micro à chaque place, vidéo en temps réel, écrans...), son plafond à caissons évoque celui de la salle de séances. Ses longs côtés couverts de panneaux mobiles en bois, aux positions réglées en fonction de l'acoustique souhaitée, reprennent sa couleur chêne. Les dalles de pierre du mur de fond de scène comme l'implantation des fauteuils en courbe dans les premiers rangs rappellent la Coupole. Plus émouvant peut-être, la lumière naturelle, comme sous la Coupole encore, infuse ce vaste volume en partie souterrain et adoucit la mathématique de son dessin.

Un mot encore pour finir avec Notre-Dame. À l'Institut, M. Barani adapte un ancien atelier lambda tout en le préservant. En créant, il ne touche pas au monument historique, ces lieux de mémoire que les chartes d'Athènes, de Venise et de Cracovie demandent de remettre en état d'avant catastrophe s'il est connu et possible. Loin de l'orgueil aveuglant, loin du caquètement des tweets et des effets d'annonce qui tiennent lieu de politique, son projet remonte à 2011! Huit ans de gestation approfondie puis de travaux pour des surfaces modestes (3 445 m²). L'étude et le temps, plus forts que la vacuité et la précipitation ?

L'escalier en pierre qui mène à l'auditorium

« L'idée du palimpseste établit une strate susceptible de créer des correspondances entre ancien et nouveau. »

Situé dans l'enceinte du palais du quai de Conti, l'édifice occupe l'ancienne parcelle des ateliers de la Monnaie de Paris



« Le bois de la salle de séances se retrouve dans l'auditorium, la pierre de la Coupole dans le mur du fond de scène; la rupture se voit au sein du même auditorium dans l'architecture et les techniques contemporaines. »

Marc Barani: « Ce projet se définit en deux mots : palimpseste et correspondances. »

© Atelier Marc Barani

Plan de masse

Quelles difficultés spécifiques avez-vous rencontrées et comment y avez-vous répondu?

Évidence ou difficulté première: être à la hauteur de la confiance qui m'est faite pour ce projet. C'est le fond de mon engagement d'architecte. Deuxième difficulté: travailler dans un environnement aux règles spécifiques contraignantes. À Paris, pour les cœurs d'îlot, elles sont très complexes. Troisième difficulté, concevoir dans un lieu avec très peu de place. Enfin, quatrième difficulté: intervenir dans un site classé.

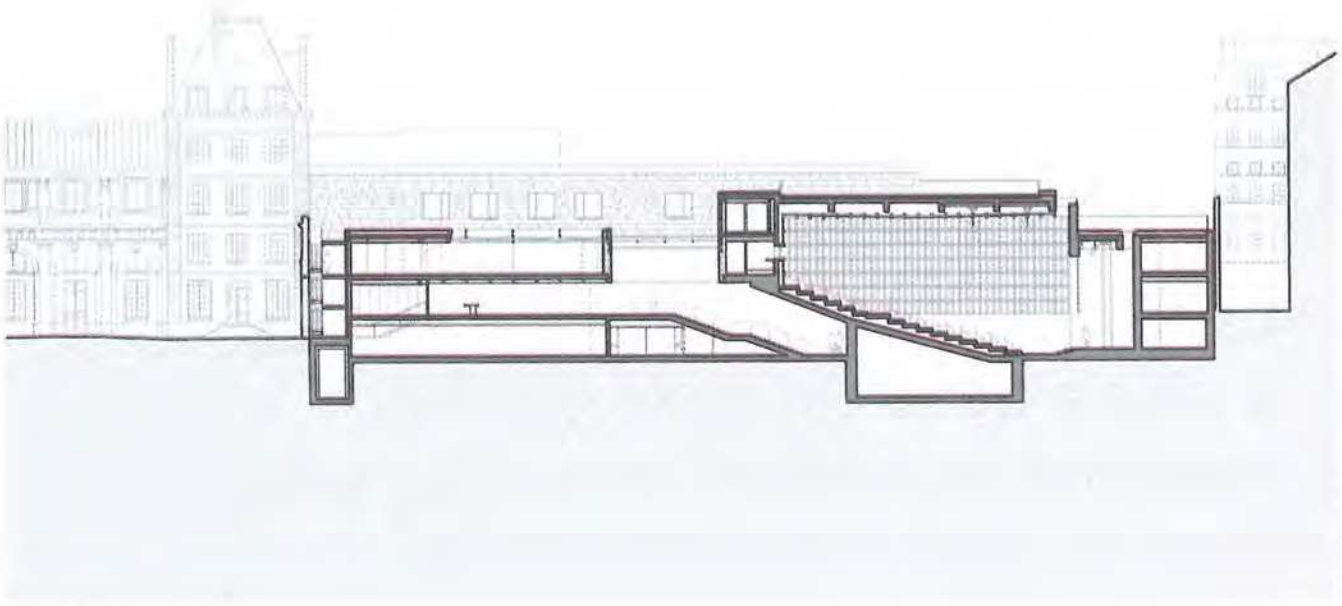
Très vite, mon but est d'arriver à fédérer l'ensemble de ces contraintes sans perdre de vue le projet. Au vrai, le terme de « difficulté » est tendancieux. Je ne sais pas comment l'attraper. Le mot de « contrainte » me paraît plus juste. Oui, ce projet était difficile dans la mesure où tout cet environnement l'était. Mais en réalité, les contraintes nous ont poussés à le tendre. Elles étaient si fortes qu'à chaque étape, elles nous ont poussés à nous poser la question de ce qui se jouait et à ne pas perdre l'essentiel. Il ne faut pas confondre « difficulté » et « contrainte ». La contrainte agit comme un stimuli et donne des raisons d'avancer.

Comment définissez-vous le parti pris qui a guidé votre projet?

Je le définis en deux mots: palimpseste et correspondances. Les deux sont mêlés, intimement. Écrire sur et avec l'existant nous a conduits à chercher des correspondances entre les composants de toute l'histoire du Collège des Quatre Nations, le passé et le présent: l'architecture de Louis Le Vau, celle d'Hippolyte Le Bas pour l'aile qui porte son nom dans la deuxième cour, à côté l'Hôtel de la Monnaie de Jacques-Denis Antoine, l'atelier rajouté au XIXe siècle et puis… notre intervention.

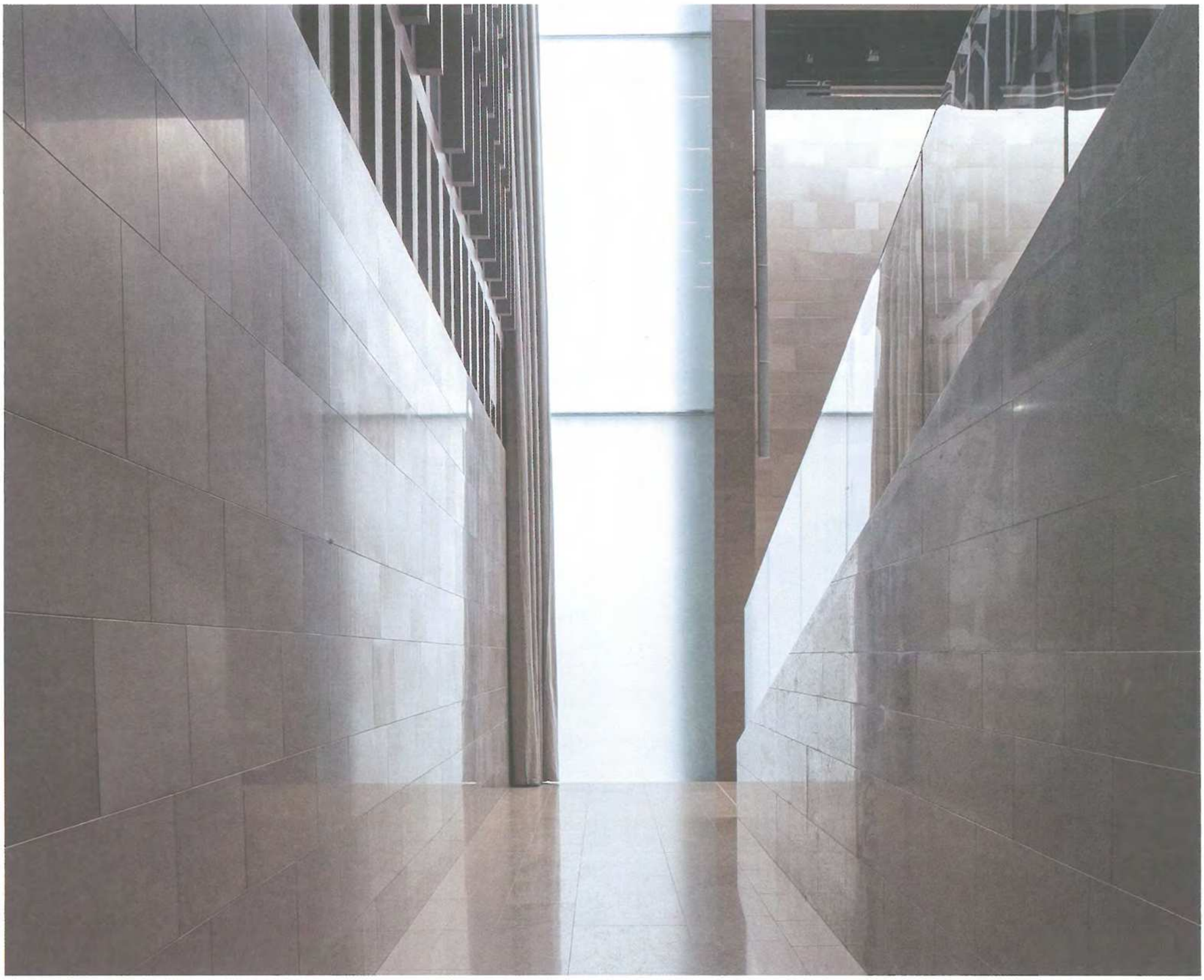
L'idée du palimpseste établit une strate susceptible de créer des correspondances entre ancien et nouveau. Le but est de s'inscrire dans ce temps particulier de l'Institut, un temps long. Là-bas, où que l'on se tourne, il y a cette épaisseur du temps, comme une matière. Il en est ainsi pour tous les projets bien sûr, mais pour celui-ci surtout. Comment gérer cette confrontation entre continuité et rupture? Qu'est-ce qui relève de l'une et de l'autre ? J'avais déjà abordé ce thème lors de l'exposition « Patrimoines: Héritage/Hérésie » pour Agora 2012 à Bordeaux. La continuité se lit dans les matériaux utilisés. Le bois de la salle de séances se retrouve dans l'auditorium, la pierre de la Coupole dans le mur du fond de scène; la rupture se voit au sein du même auditorium dans l'architecture et les techniques contemporaines. La paroi vitrée dans la halle est l'incarnation symbolique de la Modernité, de sa légèreté, la pointe de la technologie. Elle permet une relation intense entre dedans et dehors. Une telle mise en œuvre des vitrages n'eût sans doute pas été impossible il y a moins de vingt ans. Mode de calcul, grande hauteur, accroche par pincement en pied et tête sont le miroir d'aujourd'hui.

Continuité et rupture, continuité et innovation. Dans cette balance, dans cette tension, patrimoine et architecture se jouent. En regard, la simple table rase et l'innovation à tout prix font faibles.



© Atelier Marc Barani

Coupe transversale



Maître d'ouvrage	Institut de France
Maître d'ouvrage délégué	Oppic (Opérateur du patrimoine et des projets immobiliers de la culture)
Maître d'œuvre	Marc Barani, architecte (mandataire du groupement de maîtrise d'œuvre)
Contrôle technique	bureau Veritas
Bet Scénographie	dUCKS scéno
Bet Structure	Khephren Ingénierie
Bet Fluides et Hqe	Alto Ingénierie
Bet Façades	VS-A
Économiste	Evalue
Acousticien	Jean-Paul Lamoureux
Travaux de déconstruction	Avenir Déconstruction
Démolition/terrassement/ gros œuvre/VRD/couverture/ bardage/étanchéité/ menuiseries extérieures/occultations	Groupement Lefevre (mandataire), LBC
Surface	3 445 m² SDO (surface dans œuvre) ; 2 410 SU (surface utile)